



HAL
open science

Paysages avec batailles : au milieu des en-pires ?

Philippe Pn Nys

► **To cite this version:**

Philippe Pn Nys. Paysages avec batailles : au milieu des en-pires?. sous la direction de Olivier Jeudy, Yann Nussaume, Aliko-Myrto Perysinaki. Paysages urbains parisiens et risques climatiques,, Archibooks, 2016. halshs-01730735

HAL Id: halshs-01730735

<https://shs.hal.science/halshs-01730735>

Submitted on 13 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paysages avec batailles : au milieu des en-pires ?

Philippe Nys
289

Philippe Nys

Philosophe, Équipe « Architecture Milieu Paysage », AMP / LAVUE

Préambule

Ce titre - Paysages *avec* batailles - est une allusion et une reprise, déplacée, du titre du roman de Juan Goytisolo, *Paysages après la bataille*, paru en espagnol en 1982, traduit en français en 1985, plusieurs fois réédité¹. Le sujet de ce roman, plus particulièrement son « traitement », disons grotesque est, quarante ans plus tard, à mon sens, plus que jamais pertinent pour l'à-venir des métropoles mondialisées. De quoi s'agit-il ? Ce court récit composé d'une soixantaine de fragments porte sur le paysage, disons « cosmo-politique »², ici parisien, au « prisme » des déambulations et délires d'un personnage solitaire qui transporte ses masques et mascarades dans un minuscule triangle urbain, largement fantasmé, un triangle topographique et topologique « infernal » compris entre Barbès, le Rex, le Sentier et les Portes Saint Denis / Saint Martin. La portée de ces tribulations accomplies dans ce triangle, joyeusement explosif, linguistiquement parlant, impertinent / pertinent, éclaire, plus que jamais, le Grand Paris - ou toute autre métropole - qu'il zèbre de ses éclairs, suscitant un programme (ou protocole) de recherche et de géo-graphies qui consisterait en promenades, détectations, extractions grâce à ce petit triangle qui tient dans une poche, qu'on appelait autrefois « revolver », comme un guide de voyage, mieux encore, comme un smartphone, version technologique en quelque sorte, pour qui le décide et le pratique, des miroirs de Lorrain, instrument optique d'une captation de paysages à la fin du XVIII^e siècle en Europe³.

1 La dernière publication, la sixième, en espagnol, date de 2012, de Bénédicte Vauthier, édition qui relève de la critique génétique, ce qui indique toute la puissance de ce récit.

2 Dans une littérature conséquente, depuis le « mot » grec, depuis Kant jusque Valéry - qui dira de Paris, en 1927, qu'elle est métropole cosmopolitique comme toute grande ville d'Europe ou d'Amérique, mais plus encore, que Paris est la capitale des capitales -, et Derrida, on rappellera ici l'expression et l'enjeu, moins grandioses sans doute mais plus mesurés et politiques, de « cosmopolitisme démocratique », née en 1843 sous la plume de Flora Tristan, comme le rappelle Armand Mattelart dans *Histoire de l'utopie planétaire* (première édition en 1999), La Découverte, 2009, p. 378.

3 Pour une mise au point, savante et de première main, sur le miroir de Claude et les miroirs noirs en général, voir Arnaud Maillet, *Le miroir noir. Enquête sur le côté obscur du reflet*, Kargo, 2005, première publication en anglais, *The Claude Glass: Use and Meaning of the Black Mirror in Western Art*, Verso, 2004.

Le choc destructeur

Revenons en arrière et repartons de l'ouvrage d'un historien, Victor David Hanson, spécialiste de la guerre, et de l'un de ses « gros » ouvrages importants, au titre peu amène, *Carnage et culture*, paru en 2001 en anglais et traduit presque immédiatement en français, en 2002⁴. Neuf batailles, exemplaires, ponctuelles, mondiales, décisives pour les directions que prend l'histoire des cultures, de Salamine, en 480 avant J.-C. à l'offensive du Têt, au Viêt-Nam, de janvier au 6 avril 1968, dont l'auteur, contre toute attente, renverse l'opinion commune d'une défaite américaine. Neuf batailles, non des guerres, précédées d'un chapitre introductif, « pourquoi l'Occident a gagné », ajoutons, pas seulement dans et par la guerre, mais aussi en raison d'« une tradition rationaliste qui seule permet un progrès matériel et technique »⁵. Le pourquoi n'est pas formulé comme question mais comme une réponse⁶, et ce, à partir d'un noyau dur qui a perduré, selon Hansen, depuis son acte fondateur en Grèce antique jusqu'à aujourd'hui. Ce noyau dur de l'Occident est caractérisé comme la volonté de « libérer toute la force de destruction en un seul moment de choc terrible », la bataille. L'ouvrage se termine sur un épilogue consacré à « la guerre occidentale – passé et futur ».

Avec Salamine, plus encore avec Alexandre le Grand, un Occident démocratique et très vite impérial pose un acte inaugural par lequel s'invente l'anéantissement total de l'ennemi vaincu, la destruction totale de sa culture (*Carthago delenda est*), avec une victoire décidée jusqu'à l'extermination au-delà du « nécessaire », avec cet horizon, inquiétant, que seule une armée occidentale, et une autre mais de deux, uniquement, dans un combat pour le règne – absolu – d'un seul, le règne de l'un sans le multiple. Avec Salamine, le combat pour la domination du monde (se) passe entre démocratie et despotisme oriental, où celui-ci, vaincu, fut en quelque sorte récupéré par la volonté impériale d'Alexandre, grand modèle de préfiguration pour Napoléon, empereur, stratège, chef militaire, lui-même pris comme préfiguration par Hitler... Avec Salamine, comme le dit Hegel, cité par Hanson : « l'intérêt de l'histoire universelle se trouvait dans le plateau de

4 Dans son livre, *Deep Water Horizon* (Seuil, 2011), consacré à une « éthique de la nature et à une philosophie de la crise écologique », Stéphane Ferret évoque les descriptions de la nature par Darwin comme « le lieu de tous les massacres et carnages » et ce pour condamner l'opposition simpliste entre une belle nature, extra-humaine et une humanité extra-naturelle, « laide et diabolique » (p. 278).

5 Hansen, *op. cit.*, p. 545.

6 Dans *L'autre cap*, suivi de *La démocratie ajournée*, Derrida énonce la réponse comme une série de devoirs dont celui « qui dicte aussi non seulement d'accueillir l'étranger pour l'intégrer, mais aussi pour reconnaître et accepter son altérité : deux concepts de l'hospitalité qui divisent aujourd'hui notre conscience européenne et nationale », *L'autre cap*, Editions de Minuit, 1991, p. 75.

la balance. Ici se faisaient face le despotisme oriental, donc un monde réuni sous un seul maître, et d'autre part, des États divisés, de peu d'importance par l'étendue et les moyens, mais animés par la libre individualité. Jamais n'apparut dans l'histoire avec un tel éclat la supériorité de la force morale sur la masse et, certes, sur une masse qui n'était pas méprisable »⁷.

La « polarité » despotisme oriental ou asiatique – et donc la sujétion, supposée ou réelle, des masses paysannes (aujourd'hui aussi urbanisées) – et démocratie – et donc liberté individuelle, formelle ou réelle, d'un *homo urbanus* universel construit sur le modèle démocratique –, se retrouve constamment dans les analyses historiques, comme une structure récurrente de l'histoire « occidentale » qui ferait face à un adversaire « oriental », primitif, barbare, dangereux mais que l'on vaincra, tôt ou tard, par la violence brutale, par la contrainte douce, ou toutes les ruses de la séduction... La bataille dont il s'agirait ici ne relèverait plus d'un choc, décisif, mais d'une lutte permanente, une lutte de classes aurait dit Marx, jusqu'à la victoire finale, et dans ses formes récentes les plus extrêmes, entre ces deux noms éponymes pour deux volontés impériales, Hitler et Staline.

Despotismes

Despotisme oriental. De quoi s'agit-il ? D'un vieux débat – conceptuel, idéologique mais plus encore technique –, dont on pourrait entreprendre aujourd'hui le réexamen critique avec profit comme on l'indiquera après le rappel suivant. Le terme de « despotisme oriental » renvoie à l'un des axes et aux thèses du livre d'un historien hongrois, marxiste, également spécialiste de la Chine, Karl August Wittfogel, *Le despotisme oriental. Étude comparative du pouvoir total*⁸. Wittfogel a repris le concept de despotisme de Montesquieu, et de Marx qui le couple à celui de « mode de production asiatique ». Pierre Vidal-Naquet, le grand historien de l'antiquité grecque, grand historien « tout court », intellectuel engagé dans les combats contre la torture en Algérie, en a rédigé la longue préface, critique et for-

7 G.-W. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. J. Gibelin, revue par E. Gilson, Paris, Vrin, 1963, pp. 197-198.

8 Karl Wittfogel, *Le despotisme oriental. Étude comparative du pouvoir total* (1957), Editions de Minuit, 1964. Il est intéressant de rappeler ici que Pierre Gourou, grand géographe des pays tropicaux et des rizières d'Asie du Sud Est, a élaboré un concept clé, celui de « techniques d'encadrement » pour spécifier les procédés et moyens, matériels et immatériels, permettant d'assurer l'organisation du travail et la cohésion d'une société donnée. Il disait aussi que les aménagements hydrauliques généraux n'étaient nullement liés à une tyrannie politique mais réclamaient une administration efficace, quel que soit le régime politique, s'appuyant pour ce dire, il faut le souligner, sur les polders flamands et néerlandais. Observons aussi que Gourou parle de tyrannie, non de despotisme, ce qui est très différent. Ajoutons enfin que Gourou a, dans ses travaux, toujours défini l'homme comme « faiseur de paysages ».

tement argumentée, dans laquelle il privilégie l'analyse conceptuelle, théorique, politique, ancrée dans les débats de l'époque et dont il cartographie la bataille idéologique.

Vidal-Naquet n'envisage pas les aspects technologiques, en l'occurrence les grands (mais aussi petits travaux) hydrauliques, qu'il nous importe ici d'indiquer et de relever à l'heure ou à l'aune de préoccupations contemporaines qui ont nom « montée des eaux » dues au réchauffement climatique, de la gestion des zones inondables, où se concentrent de grandes masses d'habitants, ou, à l'inverse, celle des zones arides avec leurs sécheresses, famines et « génocides tropicaux » comme l'a démontré Mike Davis dans son livre, tout à la fois informé, lumineux et accablant, sur le climat et les catastrophes « naturelles »⁹. Les qualités du despotisme (comme celles du régime féodal) résident en ce que le maître - *oikodespotes* en grec, le « maître de (la) maison » -, (se) doit (de) protéger ses sujets, un maître qui anticipe parfois les possibles baisses de production agricole et donc de possibles catastrophes, voire même l'effondrement de la société, comme ce fut le cas en Chine impériale, non dans l'empire khmer où l'on rencontre l'une des plus performantes réalisations hydrauliques au monde à Angkor Vat, et un effondrement qui reste discuté et relativement obscur jusqu'à aujourd'hui.

Le point de vue de Wittfogel, marxiste classique en ce point, est de fonder l'analyse des structures du pouvoir comme superstructures tirant leurs structures et leurs pouvoirs de la maîtrise d'infrastructures, au premier rang desquels la maîtrise ou l'accès, sécurisé dirions-nous aujourd'hui, à des sources d'énergie, en priorité les systèmes hydrauliques. Dans l'introduction de son ouvrage, Wittfogel explique qu'il préfère utiliser le terme de sociétés hydrauliques plutôt que de zones urbaines ou de zones hydroagricoles dans la mesure où, d'une part, l'expression met l'accent sur le travail des hommes, donc sur les *technai* plutôt que sur des caractères géographiques intrinsèques et donc sur un certain déterminisme, d'autre part parce que l'expression, dit-il, soutient mieux la comparaison avec le féodalisme ou la société industrielle, en l'occurrence ici, la maîtrise de

⁹ Mike Davis, *Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales. Aux origines du sous-développement* (2001), La Découverte, 2003. Après un développement sur le déficit d'irrigation qui s'appuie sur les travaux de Kenneth Pomeranz, évoqués plus bas, Davis énonce sa thèse sur les origines du sous-développement : « il est clair que toute tentative d'élucider les origines sociales des crises de subsistance de la fin du XIX^e siècle doit prendre en compte l'histoire spécifique des ressources communautaires (bassins hydrographiques, nappes phréatiques, forêts et pâturages) et du capital social général (systèmes d'irrigation et de prévention des inondations, greniers, canaux et routes). Dans les chapitres qui suivent, et qui sont consacrés à chacune des aires régionales susmentionnées (Inde, Chine du Nord et Nordeste brésilien), je soutiens qu'une combinaison tridimensionnelle de *pauvreté écologique* – définie comme l'épuisement des ressources naturelles sur lesquelles s'appuie l'agriculture traditionnelle, ou bien comme la perte des droits d'accès à ces ressources –, de *pauvreté des ménages paysans* et de *déchéance de l'Etat* explique tout à la fois l'émergence d'un « tiers-monde » et sa vulnérabilité face aux événements climatiques extrêmes » (p. 339).

l'eau, ce qui permet d'ailleurs d'opposer des sociétés hydrauliques et des sociétés énergivores, des sociétés devenues pyromanes en somme¹⁰. À l'opposé du despotisme « oriental » avec ses politiques de grands travaux nécessitant de grandes masses de travailleurs asservis, on peut opposer des sociétés « hydrauliques », de dimension relativement réduite en surface et en nombre d'habitants comme les Pays Bas ou la République de Venise, que Wittfogel ne qualifie pas de sociétés hydrauliques mais qui ont pourtant développé une maîtrise des eaux, des eaux maritimes, il est vrai, et non des eaux intérieures. On peut aussi faire observer que, de manière analogue au combat des Grecs libres contre le despotisme perse, cette gestion des eaux se fait en concordance avec une organisation politique démocratique, une communauté qui doit sa vie, économique et politique, à un endiguement de la menace des eaux, menace permanente dans le cas des Pays Bas, renversée en alliance¹¹.

On pourrait entreprendre aujourd'hui le réexamen critique de ce « despotisme oriental » avec profit. On constate ainsi un retour du terme - et des thèses - despotique dans les débats sur les rapports homme / nature. Il n'est pas sans intérêt de faire observer que, dans la littérature philosophique écologique américaine¹², John Baird Callicott distingue trois lectures de pouvoir dans la Genèse, un rapport despotique à la nature, qu'il différencie d'un rapport d'intendance et enfin un rapport de citoyenneté¹³. Ce retour au grand récit de la Genèse est le versant « constructif » de sa face sombre, le récit apocalyptique et de la catastrophe, aujourd'hui omniprésent dans la conscience occidentale mais, plus encore, dans les réalités géographiques et sociales. Et il n'est pas sans intérêt non plus de situer ce retour de la notion de despotisme, non à une transcendance, ou à des perspectives théologiques, répandues dans les textes sur l'anthropocène¹⁴, mais à un effritement historique (plutôt qu'à un effondrement), partiel et partial, des systèmes politiques totalitaires, la Chine semblant, non pas faire exception, mais

¹⁰ Voir Alain Gras, *Le choix du feu. Aux origines de la crise climatique*, Fayard, 2007.

¹¹ Voir un article « ancien », toujours pertinent, de Willem Frijhoff, « Dieu et Orange, l'eau et les digues. La mémoire de la nation néerlandaise avant l'État », dans *Le Débat*, Gallimard, 1994/1, n°78, pp. 18-28.

¹² Par exemple, Aldo Leopold, John Muir ou Lynn White Jr.. Les publications de Catherine et Raphaël Larrère ont été parmi les premières à restituer les paramètres de ce courant.

¹³ John Baird Callicott, *Genèse* (1991), Wildproject, 2009.

¹⁴ Voir par exemple les travaux de Peter G. Brown, professeur à McGill University, notamment un article « Ethics for Economics in the Anthropocene », paru dans les *Teilhard Studies*, 65/2012. Il est instructif de resituer les discours sur l'anthropocène dans le temps long de la pensée géographique. Sur les éléments géologiques, les théories du climat et la question des paysages, voir Clarence J. Glacken dans la somme qu'il a fait paraître en anglais en 1967 sous le titre *Traces on the Rhodian Shore*, principalement, dans l'édition française, le tome III qui porte sur les « Temps modernes (XV^e-XVIII^e siècle) » et le tome IV qui porte sur le XVIII^e siècle avec comme sous-titre « Culture et environnement ». Glacken avait préparé un deuxième volume qui devait porter sur les XIX^e et XX^e siècles.

se perpétuer en se transformant dans la mesure où elle relèverait plus d'une société hydraulique que d'une société totalitaire, le totalitarisme pouvant être considéré comme une sorte de parenthèse occidentale si l'on considère le temps long à la manière de Braudel.

La Grande Transformation

Sociétés hydrauliques, féodalisme, société industrielle... et « après » ? Wittfogel esquisse là une structure que l'on a vite fait de transformer en une séquence historique linéaire, unique, supposée être un progrès, le progrès vers une société moderne, éliminant ce qui la précéderait et ne laissant d'autre voie qu'elle-même pour un seul futur. Ce qui nous conduit à un autre « grand » livre, et une autre thèse, *La Grande transformation*¹⁵. Publié pour la première fois en 1944 par Karl Polanyi, anthropologue, économiste et historien, ce livre avec ses thèses sur l'économie de marché font l'objet de nombreux débats aujourd'hui, notamment en raison d'une marchandisation globale et totale de tous les « éléments » de la planète Terre, éléments inanimés (terres, airs, eaux, mers) comme éléments animés (faune et flore, graines...), tous mobilisés au service d'une abstraction¹⁶.

L'élément fondamental polanyien est de dire que la société moderne est une société de marché où « l'homme, la terre, et la monnaie sont traités comme des marchandises ». Le « comme » peut passer inaperçu. Il est pourtant la clé de la thèse, qui consiste à dire que ce marché est une fiction. Cette fiction place un État, censé être régulateur, au centre de cette fiction. Cette perspective naît au cours d'un long processus de cinq siècles environ, sur des territoires européens, un temps long, de dégradation et de destruction des liens sociaux, d'un système de production, de redistribution et de réciprocité. On l'a dit, et répété, ce qui s'est produit en Angleterre au cours du XVIII^e siècle aurait été le laboratoire de l'actuelle globalisation d'un point de vue territorial et « conceptuel ». L'épisode de Speenhamland autrement dit « l'abrogation » (en 1834) de toute solidarité et des « communs »¹⁷, soit disant au profit du plus grand nombre, la libération du

15 Karl Polanyi, *La Grande transformation* (1944), Gallimard, 1983. En travaillant cette contribution, je m'aperçois que le « grand » (*great*) revient à plusieurs reprises dans la manière de qualifier - et de conceptualiser ? - des transformations, changements, événements. Est-ce un signe d'un « retour » à l'un des paramètres pré-kantien du sublime, marqué depuis Kant par l'effroi devant la destruction ?

16 Pour une introduction à la pensée de Polanyi et aux critiques du néo-libéralisme, voir Jérôme Maucourant, *Avez-vous lu Polanyi ?*, préface d'Alain Caillé, Champs Flammarion, 2011 (première édition en 2005).

17 Outre les études strictement historiques et agronomiques sur les sociétés agraires, cette question est devenue centrale en écologie politique avec Ivan Illich qui montre que la disparition des communaux correspond à l'apparition de la rareté.

marché du travail de toute entrave est, pour Polanyi un enjeu crucial, un tournant fondamental. L'élément clé fondamental est le détachement, l'arrachement de l'élément humain par rapport à l'élément de la terre, du sol : « Détacher l'homme du sol, cela voulait dire dissoudre le corps économique en ses éléments de telle sorte que chaque élément pût se placer dans la partie du système où il serait le plus utile »¹⁸. Ce Grand Marché dé-régulateur produit du déracinement, non pas seulement du déracinement physique, il détruit toute forme de lien social. Un homme nu, sans abri, en résulte, sans plus aucune protection, sans plus aucune enveloppe protectrice, ce qui « justifie » pour quelqu'un comme Hobbes, cité par Polanyi soulignant le comme, « qu'un despote est nécessaire parce que les hommes sont *comme* des bêtes », ce qui induit le caractère somme toute pervers d'une fiction nivelante, politique, économique et anthropologique.

Si l'homme, du moins certains d'entre eux, (mal)traités comme marchandise, sont dépouillés de tous leurs attributs, il en est de même avec la terre, avec des significations et des aspects cosmo-plastiques fondamentaux. Ce système ne se présente en effet pas comme une exploitation directement lisible, nue et transparente. Au contraire, ce système s'avance masqué en construisant un territoire également conduit par une fiction paysagère. Il s'accompagne du système dit des *enclosures*, dont l'interprétation, en soi complexe et sujet à divergences d'interprétation¹⁹, importe du point de vue de l'aménagement du territoire, non pas seulement pour son système productif qui élimine toute forme de féodalisme, c'est-à-dire, entre autre élément une liaison au sol comme système de production mais aussi parce qu'il est conduit par une esthétisation de la campagne anglaise, une esthétisation extrêmement fine et complexe, entre le beau et les différentes formes du pittoresque. La littérature et les projets sur cette perspective sont plus

18 Karl Polanyi, *op. cit.*, p. 239 : « La commercialisation du sol n'est qu'un autre nom pour la liquidation du féodalisme qui commença au XIV^e siècle dans les centres urbains d'Occident aussi bien qu'en Angleterre et s'acheva quelques cinq cents ans plus tard au cours des révolutions européennes, quand les reliquats du servage furent abolis. Détacher l'homme du sol, cela voulait dire dissoudre le corps économique en ses éléments de telle sorte que chaque élément pût se placer dans la partie du système où il serait le plus utile [...]. Le second pas, chevauchant le premier, a consisté à subordonner la terre aux besoins d'une population urbaine en expansion rapide. Bien que le sol ne puisse pas être mobilisé physiquement, ses produits peuvent l'être, si les moyens de transport et la loi le permettent [...]. En fin de compte, la concentration de la population dans les villes industrielles qui s'est produite dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle a complètement modifié la situation d'abord à l'échelle nationale, puis à l'échelle mondiale ». La question du sol est fondamentale, ici sans métaphysique, heideggerienne, pseudo ou post-heideggerienne, particulièrement néfastes faut-il le préciser.

19 Voir par exemple James Boyle, « The second enclosure movement and the construction of public domain », *Law and Contemporary Problems*, vol. 66, n°1 et 2, 2003. Rappelons aussi une réalité physique « toute simple » : l'enclosure consiste à privatiser un espace en le clôturant par divers moyens dont le principal deviendra le fil de fer barbelé inventé au XIX^e siècle par un fermier de l'Illinois, J.-F. Glidden. Sur ce point, crucial, voir Olivier Razac, *Histoire politique du barbelé*, première édition La Fabrique, 2000, nouvelle édition Champs/essais, 2009.

qu'abondants et constamment revisités, mais peu connus en France et, dans la littérature anglophone, relativement confinée aux spécialistes, historiens des jardins et des paysages des XVIII^e et XIX^e siècles, ainsi que des spécialistes en littérature, et jusqu'à un certain point, du côté des aménageurs et des concepteurs. Quoiqu'il en soit, si le paysage comme aménagement des territoires est bien (le) produit de ces «lois» du marché, le pittoresque, peu ou prou, en est tout à la fois le concept esthétique opératoire et l'expression. Cette collusion, aujourd'hui banale, est exploitée par le tourisme et la ronde infinie des images, produites et consommées. Il en est de même, *a fortiori*, pour tout type de paysage, tout à la fois marqueur et enclume de l'aménagement des territoires. Avec une «TVA», une valeur ajoutée, «esthétique», une valeur «éminente», créditée comme patrimoine, avec toutes les procédures qui se sont mises en place d'un point de vue législatif, depuis le milieu du XIX^e siècle, d'abord en Europe et ensuite à l'échelle mondiale.

La Grande Guerre

Un siècle plus tard, avec et après la Grande Guerre, pour Le Corbusier, de par la vertu de la vue d'en haut verticale omnipotente qui interdirait toute dissimulation, l'aviation tue tout embellissement de l'exploitation des territoires, et des hommes, tout escamotage ou masquage. L'aviation tue tout pittoresque qui devient dès lors au mieux, pure vanité, au pire, pur mensonge. Ce terrain, miné, est le fruit, si l'on peut dire, de la première guerre mondiale, événement majeur du XX^e siècle, où des armées occidentales se sont fait face dans une expérience du choc et de l'effroi, détruisant toute croyance ou espoir dans la possibilité d'un monde et de sa beauté.

Le «concept» qui préside à la guerre 1914-1918 est celui de mobilisation totale, théorisé par un général comme Ludendorff pour les aspects militaires, Carl Schmitt pour les aspects juridico-politiques, Ernst Jünger avec la figure du travailleur. La mobilisation totale engendre une guerre totale où il ne serait plus question d'une bataille décisive par où se déciderait le sens de l'histoire du monde. Il n'y a plus d'avant ni d'après, mais un «état permanent de révolution», expression parfaitement oxymorique s'il en fut. Ces éléments, profondément intriqués, indissociables, solidaires les uns des autres, semblent n'offrir aucune autre voie que celle de la perpétuation du même «état», une mobilisation totale qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même, réduisant les hommes en poudre...

L'un des textes des *Essais hérétiques* du philosophe tchèque Jan Patočka a pour titre «Les guerres du XX^e siècle et le XX^e siècle en tant que guerre»²⁰. Texte complexe et problématique qui porte sur l'épreuve, l'ébranlement «total» vécu par les soldats de la guerre 14-18, dite la «grande» (encore!) guerre, expérience du choc au sens de Hansen mais d'un choc prolongé. L'une des thèses de Patočka est de dire que ces ennemis, que l'on a fabriqués comme tels, deviennent solidaires par et dans l'épreuve à laquelle ils font face, dans laquelle ils sont pris, à travers laquelle ils sont détruits et, pour les survivants, qui les rend solidaires. Ils se reconnaissent comme frères, non plus comme ennemis. Cette solidarité se caractérise alors par le pouvoir de dire non à la mobilisation totale, à la destruction aveugle dont ils ne sont que les instruments parce qu'ils sont mis dans la situation de comprendre les forces, destructrices, libérées par la mobilisation totale et l'état de guerre permanente qu'elle engendre. Une perspective, inquiétante et effrayante selon les mots de Ricoeur, doit ici être rappelée, en liaison profonde avec la grande guerre, que l'on peut considérer comme un laboratoire du futur, un futur qui se rapprocherait aujourd'hui à grande vitesse. Cette perspective peut être citée dans son entier pour sa densité et sa clarté mais aussi dans la mesure où elle fait écho de manière directe à la question des énergies, dans une expression mythologique comme l'indique Patočka : «la première guerre est l'événement décisif de l'histoire du XX^e siècle. C'est elle qui a décidé de son caractère général, qui a démontré que la transformation du monde en un laboratoire actualisant des réserves d'énergie accumulées durant des milliards d'années devait *forcément* se faire par voie de guerre (...). La guerre, l'opposition portée à son paroxysme, est le moyen le plus efficace de libérer rapidement les forces accumulées. Le schisme est un grand moyen que – pour nous exprimer mythologiquement – la Force emploie pour faciliter son passage de la virtualité à l'actualité. L'homme, comme aussi les différents groupes humains, n'est dans ce processus qu'un simple relais»²¹. Certains d'entre «nous» ne se trouveraient-ils pas dans une situation analogue à celle des ébranlés et en capacité de dire non à la mobilisation totale, à la Force énoncée par Patočka, certes en termes métaphysiques et non en termes historiques, sociaux et politiques à la manière de Polanyi ainsi que des économistes et historiens contemporains qui ne pensent plus l'histoire en termes de transformation mais en termes de divergence ?

20 Jan Patočka, *Essais hérétiques. Sur la philosophie de l'histoire* (1975), préface de Paul Ricoeur, postface de Roman Jakobson, Verdier, 1981 (livre réédité à plusieurs reprises), pp. 121-159.

21 Patočka, *op. cit.*, p. 134. Il faudrait développer cette phénoménologie de l'ébranlement, spécifier comment en tenir compte et l'élargir aux situations extrêmes du XX^e siècle, aux génocides devenus en quelque sorte des génocides «lents» ainsi qu'à l'écocide invisible auxquels nous pensons assister comme devant un spectacle alors même que nous y sommes plongés.

Une grande divergence

Une sémantique est toujours à l'œuvre pour qualifier ou disqualifier une époque, un temps, un événement, un passé, un présent ou un futur. Les grandes envolées lyriques ne sont plus de mises, les grands horizons révolutionnaires aussi, excepté « quand même » des termes aux accents religieux, de l'ordre d'un « grand récit » comme ceux d'apocalypse ou de catastrophe, dans l'horizon chrétien occidental mais aussi les genèses du monde telles que décrites dans les sagesses « traditionnelles »²². Nous serions aujourd'hui dans un effort pour penser notre temps comme une transition, écologique, démographique, numérique et d'agir sous ce concept. Mais transition entre quoi et quoi ? Entre un temps et un espace passés, dominés par une certaine conception de « la » modernité et le jour d'après, un espace et un temps « d'après », après la ou les catastrophes, après les effondrements engendrés et provoqués par ce temps d'avant qu'il faut « dépasser » dans la mesure où il serait la cause précisément de ces catastrophes en cascade, ayant produit des génocides et conduisant aujourd'hui à l'écocide de la planète Terre, de Gaïa ? Si nous pouvons et devons « revenir sur terre »²³, habiter et vivre et non pas seulement survivre, quelles voies emprunter et pratiquer ? Mais aussi, quelles voies abandonner ? Dans cette perspective, un terme général ou générique revient aujourd'hui à de multiples reprises, qui n'est plus celui de révolution, qu'elle soit industrielle, démographique, technologique, politique, qui n'est plus non plus une grande transformation mais celui de transition, ou mieux, comme on le pointerait ici, celui de bifurcation ou de divergence.

Une fois le tour du monde géographiquement opéré²⁴, accompli d'un point de vue systémique et écologique, et sans transcendance, il n'y a plus d'extériorité, terrestre en tout cas. Pour le système capitaliste, l'extériorité créatrice est devenue une fuite en avant dans la surproduction de « biens inutiles » et de destructions sans fin, un système qui s'efforce à tout prix de survivre, en empêchant ou, de manière plus perverse, en travestissant une divergence, une bifurcation, qui est malgré tout en train de s'opérer, dans les turbulences et redistributions du

22 Pour une telle perspective, instruite, voir le long texte de Déborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro, « L'arrêt de monde », dans *De l'univers clos au monde infini*, textes réunis et présentés par Émilie Hache, Editions Dehors, 2014, pp. 221-339.

23 *Ibid.*, titre de l'introduction d'Émilie Hache, pp. 11-25.

24 Rappelons ici cette notation de Victor Segalen dans son *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Fata Morgana, 1978 (projet de Segalen, non publié de son vivant, datant de 1904) : « Sur une sphère, quitter un point, c'est commencer déjà à s'en rapprocher ! La Sphère est la Monotonie. Les pôles ne sont que fiction. Le centre seul ? avec son absence de pesant. C'est là que le tourisme a commencé ! Dès que l'on sut le monde-boule. Alors le « Tourisme » serait l'appellation générale d'une mauvaise attitude exotique. De même qu'une partie du vocabulaire de voyage. Le transférer à mon exotisme vrai. Nostalgie, appareillage surtout, termes marins ».

monde après quelques dates symboliques comme 1962 – invention par Marshall McLuhan de l'expression, vite consacrée, de « village global » –, 1969 – Armstrong et la planète terre vue de la lune – 1973 – première crise énergétique –, 1989 – la chute du mur de Berlin et les massacres de la place Tian an Men –, 2001 – le 11 septembre –, et depuis 2001, l'élévation de murs de toutes sortes, replis identitaires, génocides dissimulés et écocides invisibles, la liste des maux n'a pas de fin. C'est l'incapacité du capitalisme – désormais seul en scène, du moins en apparence – de faire système qui le fait entrer en crise, il n'est plus stable mais instable, créant des catastrophes multiples, qui s'emballent les unes aux autres en cascade, de manière à la fois prévisible et imprévisible.

Le terme de bifurcation ou de divergence préside à de nouvelles analyses de la révolution industrielle, de ses schémas, autant à l'intérieur de l'Europe qu'au dehors, avec, comme un des principaux axes d'analyse, une remise en question de la comparaison entre l'Europe et la Chine. À l'intérieur de l'Europe et de la révolution industrielle, une « grande bifurcation », négative en somme, a consisté dans les choix énergétiques opérés par et dans la révolution industrielle. C'est le choix du feu – feu mythologique prométhéen qui libère les hommes de l'emprise des dieux, et de leur maître et seigneur, Zeus, feu cosmologique des stoïciens qui pense la régénération du monde, de manière cyclique, après une destruction par le feu, le feu des centrales au charbon, le feu nucléaire –, contre le choix des énergies renouvelables, dont les systèmes hydrauliques seraient en somme le « contre feu »... Dans un système clos comme l'est le système « terre », Gaïa, brûler équivaut à chauffer, à créer un four et à ce que les températures, globalement, augmentent. C'est la crise climatique.

La situation actuelle de crise énergétique et les évolutions des recherches historiques ont amené à réexaminer le « moment » où ces choix énergétiques se sont opérés. Car il y a eu choix et non chemin nécessaire, « inévitable ». Depuis longtemps, et à de multiples reprises, l'on s'est demandé pourquoi – et l'on a proposé des analyses et explications – et comment aux alentours de ce qui correspond en Europe à la destruction du système féodal au profit du Marché, comme le montre Polanyi, l'Occident avait « réussi » une révolution technique là où la Chine se serait « arrêtée », une Chine où pourtant tous les ingrédients étaient réunis, et ce avant l'Occident. L'une des dernières analyses a été produite par l'historien Kenneth Pomeranz, avec ses thèses développées dans *Une grande divergence*²⁵.

25 Kenneth Pomeranz, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale* (2000), Albin-Michel, 2010. Voir aussi *La force de l'empire. Révolution industrielle et écologie, ou pourquoi l'Angleterre a fait mieux que la Chine*, introduction de Philippe Minard, Ere, 2010.

Plutôt que sur les différences, Pomeranz fait porter ses interprétations sur les similitudes d'une part et d'autre part sur la pluralité des manières de se développer économiquement ainsi que sur l'un des premiers éléments à prendre en compte, celui des contraintes écologiques. La divergence avec un avantage à l'Angleterre est plus tardive qu'on ne le pense habituellement, elle a plutôt lieu au début du XIX^e siècle et non au milieu du XVIII^e avec la région similaire à l'Angleterre, étudiée par Pomeranz, en Chine, à savoir toute la région autour de Shanghai, et ce en raison de deux facteurs principaux, l'exploitation du sous-sol, et donc du charbon, d'une part, et le commerce maritime de l'autre, autrement dit le fait impérial anglais, qui permet l'exploitation des « hectares fantômes », les réserves foncières colonisées, avec l'exploitation de la main d'œuvre qui l'accompagne. La comparaison avec la Chine semble bien être un élément de comparaison récurrent pour préfigurer en quelque sorte un avenir « commun », à l'échelle de la planète, sous réserve que le paradigme sous-jacent à ces comparaisons reste celui de l'empire et d'un pouvoir fort et non d'un multiculturalisme ou cosmopolitisme bien compris dont les origines seraient plutôt à examiner du côté de la première grande colonisation européenne hors d'Europe, à savoir l'Amérique du Sud.

Orientations

Pour un sinologue averti comme J.-Fr. Billeter, peu suspect d'europhano-centrisme selon nous, analyste aigü de la situation contemporaine²⁶, c'est de l'Europe, celle du XVIII^e siècle plus précisément, que peut venir une solution. Pourquoi ? Parce que ou dans la mesure où c'est de l'Europe que s'origine l'occidentalisation du monde. Cette échelle européenne permet la bonne interprétation des origines de la crise : les Lumières, autrement dit la raison, les anti-Lumières, autrement dit les « forces aveugles de la finance et de l'industrie », et la rationalité industrielle, sans doute l'élément dont il est le plus difficile de s'affranchir.

« Nous » nous trouvons donc « à la croisée des chemins », à un temps de bifurcation, ce qui constitue très certainement une des raisons des recherches actuelles pour réexaminer le paradigme de la révolution industrielle, contesté ou relativisé par les historiens du système-monde avec comme figure principale Immanuel Wallerstein, continuateur mais aussi divergent de F. Braudel, assez curieusement méconnu en France malgré cette filiation²⁷. D'un point de vue historique et économique, le grand tournant de l'économie-monde s'est opéré aux XV^e et XVI^e siècles,

avec la première grande colonisation hors d'Europe par des Européens en Amérique du Sud et moment de liquidation progressive (plutôt qu'un effondrement soudain) des structures féodales en Europe par le capitalisme qui s'est mis en place progressivement pour faire système. Cette perspective rejoint le point de vue de Polanyi et aussi de Pomeranz dans la mesure où le succès du capitalisme ne résulte pas seulement d'une structuration interne à l'Europe mais de sa capacité à dominer des territoires et des cultures « extérieures ». Wallerstein modifie aussi la perspective strictement économique et braudelienne pour lui « ajouter » une dimension essentielle et des perspectives politiques, la question de l'empire-monde, autrement dit les conflits entre états-centraux, et donc les guerres « mondiales » pour la domination dont les batailles décisives par quoi nous avons commencé cette courte archéologie de l'esprit de l'Occident. Un empire ne peut qu'être qu'en-pire, et à ce titre la contradiction la plus profonde de l'esprit de l'Occident, fût-il mythique, dont l'Europe est le creuset.

26 Jean-François Billeter, *Esquisses*, Allia, 2016, p. 99.

27 La plupart des ouvrages de Wallerstein sont disponibles en français depuis de nombreuses années.